



IGLOOLIK

Taqralik Partridge

Traduit de l'anglais par Annie Pronovost

×

« C'est Jusipi tout craché », a dit Alacie. « Il est sorti acheter un paquet de cigarettes au dep et il n'est jamais revenu. » Elle était assise sur le canapé du salon, les pieds enfouis sous les coussins ; alors qu'elle parlait de cigarettes, j'ai pensé qu'elle avait vraiment envie d'en allumer une sur-le-champ. « Tu sais, Jusipi avait l'air d'un gars qui allait partir, aussi. »

« Non, personne n'aurait pu le prédire », ai-je dit.

Mais elle avait raison, en un sens.

Au mois d'août, il m'avait invitée chez le Grec, une vraie sortie avec

du maquillage, des chemises repassées et un serveur patient qui nous a souri quand on lui a dit qu'on allait s'asseoir du même côté de la table. Le poisson coûtait cinquante piasses et il ne goûtait rien. Les murs étaient bleus et blancs. J'ai enlevé mes sandales, j'ai croisé mes jambes et Jusipi a passé un doigt sur la plante de mon pied. Il n'a pas dit grand-chose, mais on ne se disait jamais grand-chose.

Et après le poisson, avant le café et le dessert, il a sorti son stylo noir. Il a écrit « Igloolik » en très petits caractères sur la nappe. C'était le premier signe.

Alacie a mis son manteau et ses bottes, puis elle a sorti son briquet et ses du Maurier, et nous avons fumé sur le balcon en arrière. « Les gens ont cet air-là lorsqu'ils sont à veille de partir. » Elle parlait en expulsant la fumée par le nez.

« Mais il n'est pas mort », ai-je dit.

« Peu importe, c'est la même chose. » Elle aimait prendre une bouffée entre les phrases, pour parler avec emphase. « Ma mère disait toujours : « Quand les gens sont sur le point de quitter ce monde, ils deviennent vraiment beaux. » » Comme la fois où elle cueillait des petits fruits avec sa cousine Aputik, et que soudain, quand elle a levé les yeux, Aputik était devenue tellement belle qu'elle ne pouvait plus la regarder directement. Aputik est morte le

mois suivant, cancer ou quelque chose, ché pas. Ils avaient pas de médecins, dans le temps. En tout cas, elle avait l'air d'être à veille de partir.

« Et Jusipi, il avait besoin de prendre une douche, ce jour-là ; il portait sa casquette ridicule, et ses pantalons de jogging pleins de trous. Il a dit qu'il allait revenir tout de suite. J'ai même pas pris la peine de lui dire « je t'aime » ni rien, mais juste au moment où il passait la porte, il a souri, et pendant un moment, comme dans l'émission d'Oprah, j'ai pensé que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Et puis la première chose que j'ai sue, c'est que la police était à la porte pour m'annoncer qu'il avait été frappé par un autobus. »

J'ai cru qu'elle allait se mettre à pleurer.

« Mais il n'est pas mort. »

« Ça change rien. » On a jeté nos mégots dans la boîte de café qui servait de cendrier.

« Vivre dans le Sud, c'est comme rester longtemps sous l'eau en retenant ton souffle. T'as pas le choix de devenir bon si tu veux survivre. Il te pousse des branchies, tu oublies les bras et les jambes que t'avais avant, et tu nages. » Aloupa, lui, il était bon pour dire les choses de façon imagée.

Ce gars-là, il pouvait gagner le cœur d'une femme juste en respirant, et ce n'était pas juste à cause de son regard. C'était la len-

teur de ses paroles, combinée à la vivacité de son esprit ; la douceur de son toucher et ses mains, qui semblaient faites pour fabriquer des choses. Il était petit, mais ça ne le dérangeait pas. Il était calme, et il arrivait facilement à apaiser les enfants et les gens qui s'énermaient. Je parle comme s'il était mort, mais c'est mon idée de lui qui est morte, je suppose.

J'ai tout essayé. J'appelais dans le Nord chaque semaine pour demander du caribou, de l'omble, du *mattaq*, du *misiraq*, des miracles. J'ai fait cuire de la viande de phoque dans la plus grosse de mes casseroles en inox ; je lui ai cousu de nouvelles mitaines qui s'ajustaient parfaitement à ses mains. Je lui ai promis que nous irions passer l'été au camp de mon oncle à l'embouchure de la rivière. J'ai mis de beaux vêtements. J'ai prié.

Mais il a coulé quand même. Il a commencé à négliger son travail — et même à s'absenter. Il était insolent avec les chauffeurs de bus lorsqu'ils insistaient pour parler français et il est devenu parano à propos de sa maigreur. Il s'est même levé au milieu de la nuit pour faire cuire du bacon. Et quand je suis entrée dans la cuisine, il a dit : « Il n'y a rien qui goûte bon, ici », en agitant sa spatule au-dessus de la table, comme pour englober toute la ville de Montréal.

En septembre, je devais suivre une formation de deux jours

à Winnipeg. Mon avion était à 7 heures du matin ; j'ai appelé le taxi à 5 heures 30 et je suis restée devant la fenêtre en attendant de voir arriver les lumières.

« Les Inuits sont bons pour attendre les taxis. » Aloupa avait dormi tout habillé. Je n'avais pas prévu le réveiller. Je pensais qu'il serait parti à mon retour, mais je ne voulais pas l'admettre.

Je l'ai regardé avec une grande attention, en essayant de graver dans ma mémoire la courbe de sa lèvre supérieure et celle de son front. Je me suis assise.

« Tu sais », ai-je dit sans le regarder, « je pourrais avoir un travail vraiment payant à Iqaluit. On pourrait déménager là-bas. »

Mais Iqaluit n'était pas Igloolik. Je n'avais aucune famille là-bas, et lui non plus. Et c'était Igloolik qui l'appelait impérieusement.

Je me suis fâchée. J'ai dit : « Si tu m'aimais pour vrai, tu chercherais à tout prix une façon de rester avec moi. » Il n'a pas répondu, et le taxi est arrivé.

Je me suis vraiment sentie conne pendant le voyage en avion. La troisième nuit à Winnipeg, j'ai bu et j'ai pleuré jusqu'à en vomir. Le lendemain matin, j'avais accepté l'idée qu'il était sans doute déjà parti, déjà de retour à Igloolik. Il était retourné aux maisons bondées, au ciel sans entraves, au bon froid sec et à la chasse au phoque, et près de toutes ses sœurs.

Pourtant, lorsque je suis descendue de l'avion, il était là à m'attendre — pas de fleurs, pas d'effort vestimentaire. Il sentait comme s'il n'avait pas pris de douche depuis des jours.

Il tremblait lorsqu'il a pris mes bagages, et en marchant dans le stationnement, j'étais certaine qu'il allait me dire : « Ça y est, je m'en vais. »

Mais à la place, il m'a pressée contre la voiture, mon visage entre ses mains, et il m'a regardée dans les yeux en disant : « C'est ça que je veux... Comment on va faire ça ? » Bon sang, qu'il était beau ! Je savais qu'il mentait, même si lui l'ignorait.

Après, on a eu un mois. Un mois complet. Pas de larmes, pas de dispute, pas d'inquiétude à se demander « Comment on va faire ? » C'était juste bien. Comme lorsqu'on accepte que les choses qui ont un début doivent aussi avoir une fin.

Sa sœur a téléphoné. Quelque chose à propos de sa tante

— sa *sanaji*, celle qui a coupé son cordon ombilical quand il est né. Elle était gravement malade et elle le réclamait.

Il devait être parti une semaine. Il avait pris congé au travail. Il avait un billet de retour. Il n'avait pas emporté ses nouvelles mitaines, parce qu'il ne faisait pas encore si froid.

Je l'ai conduit à l'aéroport. Je ne suis pas sortie de la voiture et je n'ai pensé à rien d'autre qu'à la monnaie que j'avais, en me demandant si c'était assez pour un café.

Il a ouvert la portière, il s'est penché et m'a fait le plus intense *kunik* de toute ma vie, puis il a attrapé son sac et a mis les pieds sur le béton. Aussitôt, l'agent de sécurité aéroportuaire a donné un coup de sifflet en me faisant signe de bouger la voiture.

« À plus », a-t-il dit.

« À plus », ai-je répondu.

Les Inuits ne disent pas adieu.